

PHILIPPE BODET

PROCESS



Pour Caline. Tu es mon soleil, mon éternelle inspiration...

Pour Ozzy. Mon petit seigneur...

EXTRAIT

La vie est un jeu dont on ne connaît pas les règles...

EXTRAIT

RESET

EXTRAIT

1

Jour 7. Mois 11. 21-20. Heure Unique. Invisible soleil. La relève qui m'attend. Dernière nuit de la grande semaine ; cette semaine désireuse de s'ajouter des jours élastiques. Minutes pachydermiques. Fatidiques...

Je suis en miettes. Humain de pacotille. Poussière. Mon corps : un tas de gravats. Mes pensées granit en cours de démolition. Avenir tractopelle. Aucune abscisse. L'existence : une cicatrice. Déjà l'année 6...

Au volant de cette machine infernale. Rien. Je roule. Zéro. Bien plus haut que ces températures insultantes. Pourtant, j'ai si chaud. Tout au fond... Mes potes. Bientôt. Bande de salauds ! Trop beau...

Le lecteur multimédia de la bagnole qui hurle. La carcasse au bord de la rupture. Cette musique encore capable de me maintenir à la surface :

*Most of this is memory now
I've gone too far to turn back now
I'm not quite what I thought I was but
Then again I'm maybe more
The blood-words promised, I've spoken
Releasing the names from the circle
Maybe I can leave here now and, o
Transcend the boundaries

For now I'm standing here
I'm awaiting this grand transition
The future is but past forgotten
On the road to madness*

Queensrÿche

Ainsi, je roule vers ma destinée. Sur cette autoroute de campagne qui m'agrippe, m'imprègne et me conduit inexorablement vers cette presque île qui n'est rien d'autre qu'un spectre fumant et incantatoire. Un no man's land. Lame tranchante séparant l'estuaire en deux saignées distinctes. Lieu où ne résident que ces usines qui recrachent les toxines de la civilisation. Chromosomes métalliques et indésirables. Parqués dans les superficies interdites. Là où les glaces désirent être malfaisantes. Prisonnières de cette saison qui repousse sans cesse une chaleur qui ne viendra sans doute jamais.

Masses sombres et menaçantes dégueulant sept jours sur sept des monstres liquides et aromatiques aux saveurs insultantes et ammoniacées. Ce perpétuel mouvement tectonique... Agrégats d'acier toxique au service d'une société inodore. Zone sécurisée pourtant connue par tous, mais dont personne n'ose s'en avouer l'existence. Cette vie, ma vie, notre vie n'étant qu'un pur produit de consommation pour les bouches cannibales de ce monde éventré. Terribles carcasses.

Nous : les hommes insomniaques. Journées contre-courant. Des années qui ne sont que des instants fugitifs. Cette fatigue qui te hante, te fracasse, vide tes sentiments. La nuit est cette femme que tu ne désires pas vraiment. Prêt de toi. Toujours. Le silence...

L'habitude. Avec elle, parfois le sublime s'immisce. Parce que souvent les ombres des heures négatives donnent un semblant de beauté à ces amas de conduites enchevêtrées. Tentaculaires. Moléculaires. Crépusculaires.

Bunkers chimiques donnant naissance à ces fleuves d'acide qui ne désirent qu'à prendre du volume. Buildings difformes et assourdissants répandant sans relâche ses auras solides dans nos cœurs malades. Au loin, cette vapeur impure expulsée des dégazeurs comme un simulacre de ciel. Cet horizon qui n'existe pas. Toutes ces étoiles qui ne sont qu'un leurre. Martiales créatures qui font de nos veines des pipelines saturés en substances pathogènes. Ce goût de ferraille dans nos bouches. Ivres.

Nous les survivants du jour. À ceux que rien n'épargne. Notre quotidien dans les ténèbres d'un boulot abyssal. Nos corps fondus dans les entrailles de la bête. Rendement bestial. Avenir biomécanique...

Il m'arrive de temps à autre à apprécier ces calories inconnues pourtant si poisseuses et néfastes. Aimer tout simplement. Maintenant. Avant...

Corrosifs et interminables effluents. Véritable hémorragie. Les fleuves qui saignent. Ces réactions antinomiques charcutant les éléments. Des modules méprisant les civilisations microscopiques. L'humanité n'est qu'un ratio au milieu de ce carcan informatique effaçant au fur et à mesure ces émotions recyclables. Entends les pompes démoniaques aspirant chaque jour ton quotidien, l'acheminant vers les atroces réacteurs qui se chargeront de diluer tes soucis organiques dans leurs fluides instables. Planning robot.

Nous, les guerriers d'une bataille perdue d'avance. Dans les brouillards CO, l'ennemi est déjà dans la place. Depuis longtemps déjà. Chaque fin de mois sur cette feuille rédigée comme un testament, ces chiffres gris qui te séquestrent. Te maintiennent en vie. Pour combien de temps encore ?

Déjà cinq jours de taf. Brisé. Pulvérisé. Camé. Point de non-retour. La nuit du jour 7 à m'injecter. L'aurore grise comme seul et unique antidote. Matin azote. Azur menotte.

21-30. H.U. J'arrive sur le parking. Je m'extrai de cette tôle m'ayant servi de salle de concert. Détruite. Un vent pulvérulent, cryogène, provenant certainement d'un étrange et dangereux désert joue avec mes cheveux tétanisés. Le bitume n'est qu'un conglomérat hostile. Inaccessible goudron. Capots fumants. Je regarde les bagnoles qui prennent lentement en masse. Ils sont déjà là. Eux : mes fabuleux enfoirés ! Barricadé dans mon épaisse doudoune multicouche, je me téléporte vers le sas d'entrée. Mon badge fait jouer la gâche et je me précipite vers les vestiaires. Transi. Avant d'ouvrir la porte, sans trop savoir pourquoi, je regarde dans les distances blanches le noir et odieux édifice dans lequel je vais devoir sacrifier ces heures que je ne pourrais jamais cloner. Ces pensées qui me rongent...

Ce soir, l'air est chargé en acide

Sentiment d'oppression

Ambiance hydroxyde

Départ pour l'extinction

L'effet zéro

Encore et toujours ce vide

Tous égaux

Devant l'inévitable suicide

*Pourtant, cette couleur
L'oracle dans ce ciel ravagé
Tout au fond, cette peur
Déjà condamné...*

– Allez, c'est la dernière ! Courage ! dis-je pour me motiver pendant que ma main droite, gelée, ouvre la porte du vestiaire.

EXTRAIT

2

Le vestiaire. Zone chaotique. Pubère. Temple édifié à la gloire de la testostérone. Transpirations pochardes. Concours de rots. Des pets qui fusent. Rires idiots. La climatisation qui désire en voir plus. Des corps nus qui s'exhibent et qui changent de peau. Placards éjaculant leurs photos mammaires. Réunion pipi-caca. Des tapes dans le dos. Des blagues qui ne valent pas un rond. Néanmoins, tout au fond, cette immense richesse que personne d'autre à part nous ne pourra posséder...

Tout le monde est là. Sauf Ballon. À la bourre. Comme d'habitude. Des poignées de main interminables, mais qui veulent tout dirent. Fusion. Dons d'organes. J'arrive devant mon placard d'interface civil/technique. Voisin à celui d'Henry. Henry le magnifique est déjà à poil et c'est luisant et triomphant qu'il fait semblant de vouloir m'attraper les couilles.

– Fais pas chier, dis-je en me fendant la gueule tout en essayant de saisir moi aussi ses deux pommes d'amour qui s'exhibent dans les airs salaces quand celui-ci tente de s'enfuir en hurlant des conneries.

– Hé les gars, Paul fait sa petite mijaurée ce soir ! lance Henry dans une assistance totalement dégénérée et hilare.

– Viens voir par là ! Tu vas voir si je suis si timide que ça ! Sale con !

Et j'argumente ma riposte par un doigt tendu aussi laid qu'un suppositoire.

Plus le temps. Faire vite. Fermer les vannes. Je m'extirpe de la tempête délirium pour me changer en un temps record. Oui, parce que Gérard, notre chef de quart, et son fidèle lieutenant (gentil toutou à sa mémère) Michel sont en route. Sur le chemin de notre pénitence. Destination salle de commande. Équipe 5 versus équipe 3. Choc frontal. Clash fatal. La

source du mal. Passation. Confrontation. Libération. L'équipe descendante nous attendant comme le messie. Ou bien l'antéchrist. Quelle importance ? Des consignes lourdes comme un fardeau que l'on a trop longtemps porté. Obscur. Un mal qui t'opresse huit heures durant. Puis la lumière. Enfin.

Tous ready.

– L'apéro ? Est-ce qu'il y en a ?

Henry nous regarde tous. Affamé. Prêt à mordre.

– Oui ou merde ? lâche-t-il en un ultime cri de désespoir ; lui qui n'en peut plus d'attendre une confirmation encore invalide.

Steph qui réplique illico.

– T'inquiètes pas, c'était à mon tour d'amener, espèce de boit-sans-soif !

Un bébé qui retrouve enfin son indispensable biberon. Finis les cris et les caprices. La bave qui stoppe net. Un sourire bête. Poète.

Toute la bande de psychopathes que nous sommes est sur le point d'être lâchée dans la nature. Rentrez chez vous. Éloignez les enfants. Puis, bien à l'abri, regarder brûler les camisoles.

Je regarde laconiquement Dany. Ses yeux. Je sais. Pluvieux. Fais chier. Contagieux. Vidés. Seul dans un monde n'abritant que les ténèbres ; tentant en vain de cacher ces tourments qui ne sont que flammèches ardentes dans ses yeux monoxydes. Tristesse carbone. J'ai envie de pleurer de la roche.

Parce que je suis le seul à savoir qu'il porte en lui cette blessure qui refuse de cicatriser. Dany. Courage mon pote. Puise dans les forces de mon amitié pour que les autres ne viennent pas tout foutre en l'air. Ne saute pas. Besoin de toi...

Il me sort de mes pensées marécageuses en me tapant sur l'épaule tout en m'expliquant qu'il faudrait vraiment qu'on se bouge si l'on veut éviter les foudres de tonton Gégé. « L'heure, c'est l'heure » dixit le taulier !

Et notre Henry, près du sas de sortie, qui renchérit :

– Plus vite on sera arrivé et plus vite seront passées les consignes ! Donc le café et la pause café seront plus rapidement dans nos gosiers !

Une logique implacable. Millimétrée. Poète cirrhose. Mise au point par l'un des plus grands alcoolos de la planète jaune. Laboratoire pissotière.

– Ouais, on y va ! Allons voir la merde infâme que nous a laissée comme

d'habitude l'équipe 3 ! hurle Steph, l'homme carré, pour qui rien ne tourne rond.

Et l'on sort tous en chantant :

Hé, Ballon ! Magne-toi le fion !

Hé, Ballon ! Magne-toi le fion !

Le froid nous assassine dès que nous prenons la route vers la salle de commande qui se blottit mollement dans la structure noire et cellulaire du bâtiment productique. Celui-ci étant le point de départ de l'usine qui étend sa masse toxique aux confins de notre souffrance. Inconsciemment, elle nous désire et donc nous attire. L'usine... Deux cents mètres tout au plus nous séparent d'elle. Largement suffisant.

La neige, le verglas sont nos pas. Transitoires. Éphémères. Chaque mètre nous enfonce toujours un peu plus dans l'invisible. Casque vissé sur nos têtes filetées, lèvres rouges et brulées, clope au bec et parkas thermiques comme un vagin où il fait bon se réfugier, on se hâte tout en se racontant les petites histoires de notre journée. Équivalent à se décrire quelques heures de sommeil instables...

21-55. H.U. Salle de commande. Dès que le sas s'ouvre et nous avale, le tabac, la sueur, l'impatience et l'envie d'en découdre sautent sur nos visages accidentés par les pare-chocs de cette glace qui n'en finit jamais de tracer sa route. Poignées de main électriques. Impacts de foudre dans le cockpit. Vaisseau court-circuit. Chacun s'acquitte du « salut » protocolaire. Polaire. Car il est vrai que l'on ne s'apprécie guère. Toujours ces reproches, ces allusions qui font que chaque équipe croit détenir la vérité. Enfin, sa vérité. Car chacune possède la sienne. Pauvre process passant entre les mains d'apprentis latex. Gigabits bardés de cuirs. Technologie cravache. Serveurs n'en pouvant plus d'abreuver les caprices de ces cinq équipes qui ne sont que des salopes. Elles, qui à tour de rôle se vautrent sur un monde saoul de calculs, assouvissant ainsi leurs fantasmes les plus pervers. Logiciels que l'on attache. Automates fiévreux tentant de se réfugier dans les régulations esclaves. Cette peau numérique que l'on arrache...

Toujours est-il que ce soir ça sent la baston ! Allez savoir pourquoi... Odeur persistante. Peut-être le ras-le-bol, tout simplement.

On est tous dans la place. Tension bunker. Gérard, dans le bureau chef de quart, nous fusillant du regard. On a tous deux minutes de retard.

Bâtard... Et la gueule burinée de Ballon toujours pas là. Nos conduits encore à l'abri de ses paroles bulldozer. Gérard... Ça sent la démolition.

Steph qui, après avoir posé son sac liquide en salle de pause, nous rejoint. Il effleure Michel. Pressé. Regards torpillés. Frictions inconcevables. Loin de moi, maladie. Michel qui part on ne sait où. Mais en fait, tout le monde s'en fout. Connard. Les mots, les sirènes système, ces tronches... Ce bordel qui nous absorbe. Lentement. L'air qui nous contamine. L'oxygène comme un larsen insupportable.

Ce soir. Le grand soir. Steph est le maître de la supervision. Il regarde les écrans panoramiques de la console master tout en s'arrachant les neurones. Analyse partielle des dégâts. Vision surmultipliée. Rouge. Le brouhaha n'est pour lui que distances parallèles. Ses pensées d'ores et déjà dans l'univers chaos. Dans l'immense architecture des syntaxes désordonnées et interstellaires. Supernova d'erreurs inadmissibles.

Un hochement de tête qui ressemble à un coup de boule. Ces bandeaux d'alarmes qui clignotent. Prêts à exploser. Compte à rebours. Louis à côté de lui. Avachi. Rien à foutre. Provocant.

– Eh bien, mon Louis... Je pense que le quart il a dû être pépère pour toi !

Louis, pour l'instant, toujours à son poste, impassible, mais qui le regarde méchamment du coin de l'œil. Sniper embusqué, celui-ci est en train de régler sa visée. Confirmation de l'objectif.

Sphère suffocante. À l'intérieur de ce trou noir. Deux comètes. Folles. Sur le point de se percuter. Rentrant dans l'atmosphère. Cratères. Irrésistibles poussières. Tout autour, ce magma hurlant. Difforme. Mouvant. Dingue...

Et Steph qui s'acharne.

– Ouais mon Louis, dit Steph, faussement pensif, parce qu'il y a vraiment des choses qui ne me plaisent pas sur ces écrans !

Steph. Le soldat d'une guerre terminée depuis bien longtemps déjà. Seul. Désarmé en face de cette armée invincible. Colossale. Steph... L'homme pour qui rien ne sera parfait. Inflexible. Chaque chose à sa place. Martial. Steph, l'opérateur pour qui le boulot est une question d'honneur. Enchaîné. Gare à toi usurpateur. Sentimental. Trop...

Pendant huit heures. Mi-homme/mi-machine. Ses muscles, désormais,

qui ne seront qu'infects logarithmes complexes et tétanisés. Ses yeux : des millions. Partout. Dans chaque pompe, dans chaque réacteur, dans chaque canalisation, dans chaque liquide. Veiller à ce que la bête ne manque de rien. S'approprier un corps disparate. Fusionner. Cri digital.

Son cerveau : une ville énorme et aussi bruyante qu'un labyrinthe. Aliénante. Incandescente. Un métal blanc. Des rues interconnectées à n'en plus finir. Taxi disque dur qui te fait allonger la monnaie. Steph. L'usine. Ma beauté. *Plastique.*

Cette putain d'équipe 3. Celle qu'on relève le plus souvent. Celle avec qui l'on se renifle toujours le cul avant de se rentrer dedans. Celle avec qui tout fout le camp.

Et c'est pourquoi encore ce soir, Steph et Louis, tels des chiens de rue bouffés par la rage, s'assaisonnent la gueule avec des reproches coupants comme des tessons de bouteille. Ces paroles vertigineuses, hyperboliques, qui se mordent dans les altitudes brûlées. Bien plus haut que cette terrestre et misérable supercherie supposée être la passation des consignes. Bientôt l'impact dans les infâmes stratosphères. Catastrophe lunaire. Cyclique antimatière.

– J'en ai plein le cul ! Merde ! C'est toujours les mêmes qui passent au tiroir-caisse sans rien foutre ! hurle Steph, carbonisant au passage le peu de choses se rattachant encore à l'humanité.

– Écoute Steph, rétorque Louis en l'apostrophant d'un doigt inquisiteur, tes remarques tu vas les ravalier fissa ou ça va tomber sur ta sale gueule !

Avant de continuer, il faut que vous sachiez une chose : bien que régulièrement l'électricité issue de nos désaccords devienne le conducteur de nos stériles disputes, nous sommes avant tout une équipe. C'est ainsi que dans les coups durs, les situations extrêmes, le circuit se ferme. Coule, unique béton... De ce fait, ensemble, nous nous transformons en ce bloc incassable. Indestructible falaise. Rempart humain. Notre animosité : une force inconnue. La rancœur est une arme et nos différends une victoire. Fumier, ne touche pas aux piliers de « notre » édifice !

Les corps s'agrippent, tentent de se mélanger dans la plus sévère des tortures. Sanglante symbiose. Des cris comme des coups de poing qui te rentrent dans la gorge. Un siège administrateur qui se suicide. Urgence.

Dan et moi, tels des parpaings, tentons tant bien que mal d'ériger un mur solide entre ces deux engins de chantier totalement incontrôlables. Dans le bureau chef de quart : ces regards. Ceux qui sentent la poudre. *Manquerait plus que l'autre enulé de Michel ne sorte sa science.* Éteignez cette flamme que je ne saurais voir. Avant le big bang...

– Ho ! Vous avez pas fini de gueuler !

Ballon. Magicien de notre impossible. Dans la place. Son éternel mégot prisonnier dans sa bouche ivre de vodka-paradise. Lui, l'homme-alcool contaminé par quelques millilitres de sang. Ours dégoulinant capable de fabriquer des miracles visqueux. Défiant les lois de la gravité de ses pas chargés en Gamma-GT. Notre église vacille. Apparition sacrée. Dieu est Ballon. Ballon est Dieu. Porte à tes lèvres la coupe divine.

Dorénavant, plus rien ne sera comme avant. Tous adolescents. Première gueule de bois. Magnifique dégueulis. Parce que Ballon sera pour toujours l'invraisemblable solution. Celle qui t'impressionne. Parce que totalement absurde. Gonflée. Culottée. Slip souillé.

La cour de récré interdite ; effet similaire à six heures de colles à effectuer le soir même.

Et pendant qu'il investit les lieux de son haleine éthylique et bancale, Henry profite de la situation pour engager les négociations avec Steph en le regardant d'un œil clignotant. Steph qui pour l'instant, aveugle, tabasse sa rancœur contre l'écran LCD du moniteur logué en mode ingénieur.

– Allez les gars, temps mort ! Steph a amené du whisky, c'est le jour 7, merde ! On peut pour une fois faire la paix et se prendre une petite goutte ensemble, bande de cons !

L'équipe adverse qui reste là immobile, conne, semblable à une pucelle entourée de verges affamées.

– L'équipe 5 n'est jamais rancunière, pas vrai Steph ! renchérit Ballon qui déjà perçoit l'avenir comme une divine offrande.

Steph qui, pour le moment, est absent ; fantôme perdu dans les équations de sa colère paranormale.

– Hein STEPH !

Celui-ci, soudain vivant, se retourne brusquement en prenant bien soin de fusiller Louis de son regard-magnum. Électrochoc négatif. La dernière balle. Cette odeur de brûlé. Tenace. Ces quelques braises qui ne sont pas

tout à fait éteintes. Pas suffisamment de cendres pour entièrement recouvrir ces pensées combustibles. N'empêche qu'il est là et bien là. De retour. Enfin conscient. De nouveau dans cette ronde insensée. Il est à ma droite. Dan, quant à lui, est à ma gauche et tient le bras sismique de Louis. Un petit cercle dans un grand cercle magnétique et fumant. Puant. Maintenant, chacun de nous, des nombres premiers. Fumiers. Un ensemble peu fréquentable. Un tas de bulles grasses capable de s'envoler dans les atmosphères désinvoltes et graveleuses. Douteuses. Hasardeuses.

Je mets un petit coup de coude dans la hanche à ce con de Steph.

– Bon Steph, on se bouge ! lui dis-je en feignant de rigoler.

– T'as raison. Comme on dit, il n'y a que les cons qui changent pas d'avis, dit-il en m'approuvant avec ce sourire aigre-doux sur ses lèvres.

On propose et les autres disposent. Pas le choix. Sales enfoirés. C'est ainsi que nous nous retrouvons avec quatre mecs du quart d'après-midi (dont Louis) en train de dégoupiller la bouteille d'explosif de Steph. Rires prouts. Boulot pour thème principal. Les guerres du passé au fond de nos verres. Amis aujourd'hui. Ennemis la semaine prochaine. Comme quoi il n'y a que les cons qui ne changent pas d'avis...

Mais est-ce que seulement un verre de whisky est en mesure d'effacer une nuit animale et cauchemardesque ?

Ce soir, le noir opalescent s'échappant des ténèbres de la terre semble être encore plus proche des étoiles mortes. La vie : une illusion. Cette poussière maléfique qui semble retomber sur l'usine comme pour mieux l'embrasser. La posséder. L'ultime baiser. L'usine... Elle qui s'illumine de ses mille feux éteints, gyrophare noir et subaquatique, telle une masse liquide à l'infini. Cet océan gelé : notre vie. Ce squelette informe, brûlant le soleil, qui nous attend. Patiemment. Fumant. Dès à présent, nous tous, seuls, isolés, perdus dans l'immensité d'un belliqueux néant. Notre vie : le vide. Plaqués au sol. Sous la carapace métal et absolue. Exclus. Foutus...

Seuls maintenant. Au moment même où l'équipe descendante nous a lâchement refilé le bébé. Apparemment, les consignes attribuées à chaque poste nous laissent envisager un quart relativement calme. Ça ne sert à rien de dire ça à Steph parce que de toute façon rien ne sera parfait pour lui. Rien à faire. Pas la même philosophie en ce qui concerne le boulot. Lui aussi, seul, avec lui-même, durant huit heures, avec ses neurones qui ne

trouveront jamais le repos. Tourmenté. Incessantes et aliénantes collisions arithmétiques fracassant son esprit hanté de nuits blanches. Le même effet que quand une meuf vient tout juste de te plaquer. Le process : ce cendrier toujours plein. Sans cesse gamberger. Boire les claviers. Ces écrans : de la pure défonce. Oublier. Repousser l'aube dans les infinis exponentiels. Réfléchir. Quitte à s'enivrer. Cet appartement vide. Le temps qui s'enfuit pour laisser place à ces synoptiques virevoltants s'écrasant contre les stores baissés de cet appartement toujours vide. S'effacer.

Seul...

Salle de pause. Vue imprenable sur la salle de commande. Henry, Dan et moi. Le café qui tente de s'extraire de la bécane exotique. Comme des cons. Parce qu'il manque à l'appel Steph et Ballon. Le premier a fait don de son corps au cahier de quart et le second est en train de se faire perforer les cymbales par Gérard et Michel dans le bureau marteau-piqueur. En patientant, telles des friteuses polluées tournant à plein régime, nous ponctuons nos légères discussions de blagues bien lourdes et de rires gras. Cependant, mes pensées sortent bien souvent de cette route huileuse pour prendre des chemins de traverse. Cotonneux. Ceux qui sont bien au-dessus des paroles. La réalité n'est désormais qu'une banale information. Je suis avec eux. Je les entends. Je les vois. Pourtant, je ne suis plus là. J'absorbe leurs mots en leur donnant ceux qui sont pour moi mécaniques. J'analyse. Transcende mon ordinaire. Je m'offre des sourires. Ainsi dans les altitudes, je me dis qu'heureusement il y a des moments comme celui-là par exemple. Oui, ces rares instants où nous sommes dans notre sas de décompression. Scaphandriers de l'idéal. Chacun, une molécule d'oxygène. Oublier durant quelques minutes la fatigue, nos soucis, ce monde...

Henry, à court de conneries, ne tenant plus, craignant que la bouteille de whisky (bien au frais dans le frigo) déjà ouverte ne s'évapore, apostrophe Steph qui commence à faire ses réglages sur la console tout en ayant ses yeux rivés sur le cahier de quart. Il est trop balèze ce mec !

- Hé Steph ! T'es au courant qu'on est en train de se déshydrater ! Tes coups ils sont bons, mais ils sont rares !

Nous trois, morts de rire. Débiles. Boutonneux.

Steph tourne la tête avec son rictus de psychopathe.

- Toi, t'es incroyable ! Pire qu'un sale gosse ! Si jamais j'avais cassé la